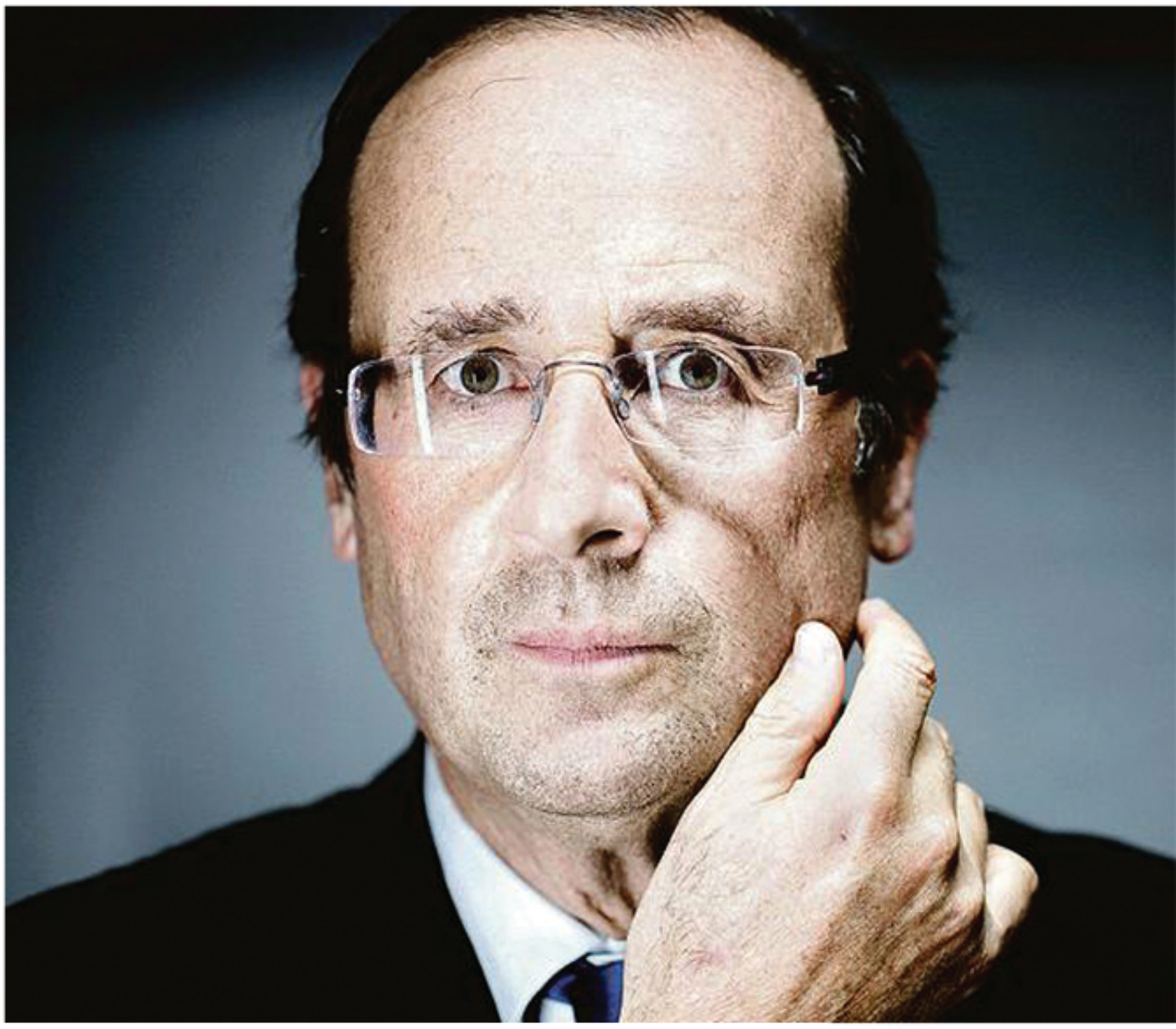
Non mais t'as vu ma tête ?

Par Albert Londres



«J'ai beaucoup ri ! » aurait déclaré le Président en sortant de la salle. PHOTO OLIVIER ROLLER

Un petit bijou d'intelligence et de sensibilité que le spectacle de la compagnie Lucamoros présenté l'autre jour au « Hangar » dans le cadre du festival « Momix » ; grâce, entre autres à la mise en scène aussi discrète qu'efficace de Brigitte Gonzalez et une interprétation tout en nuances du comédien et peintre Pierre Biebuyck , seul en scène ou presque ; pour les enfants spectateurs, plus qu'une matière à rire et à s'émerveiller ; une matière à s'élever.

Mais, de quoi s'agit-il ?

C'est d'abord un personnage, bien mis, costume-cravate et pochette, dont on soupçonne vaguement qu'il n'est pas tout à fait à l'aise dans notre monde - pantalon un peu court, tics irrépressibles et une entrée en scène intempestive de clown-malgré-lui, statut qu'il assumera ensuite jusqu'au bout - qui s'adresse à nous, en une langue inconnue de tous, au point qu'il est obligé de recourir au mime pour nous dire ses intentions, justifier sa présence sur cette scène vide. Fatalité de l'incommunicabilité ? Solitude de l'artiste ? Le nôtre, quoiqu'il en soit, va très vite faire l'habile démonstration qu'on peut se passer des mots tout en délivrant le plus éclairé des messages. Au passage, une belle trouvaille que de faire évoluer ce clown sur un tapis de sol aussi rouge que circulaire qui évoque, au premier coup d'œil, le nez qu'il ne porte pas au milieu de la figure ; le reste est à l'avenant.

L'on s'aperçoit très tôt, les enfants les premiers, que c'est à un peintre qu'on a à faire, qui se propose de réaliser devant nous son autoportrait ; c'est peu dire, car le tableau s'avère évolutif, en plusieurs étapes. En réalité, il exécute successivement, sur la toile d'environ 2m sur 2m, qu'il a installé au milieu de la scène, un autoportrait du temps de sa prime enfance, sous la forme d'un bébé joufflu -on croirait du Rubens- ; de son enfance, en y ajoutant une belle chevelure bouclée et des yeux pétillant de malice ; puis de son adolescence, avec fossettes et barbe naissante, pour finir par son autoportrait du moment présent, très ressemblant, l'ensemble de la série ponctué de gags désopilants.

C'est alors que survient le premier "coup de théâtre", quand le processus de vieillissement du portrait, loin de s'interrompre, s'accélère brusquement, mais, cette fois, sans intervention aucune de l'artiste. Par la grâce d'un procédé technique difficilement décelable (bravo à la régie), le portrait, peint sur la toile au vu et au su des spectateurs va, de lui-même se mettre en mouvement, ses traits vieillir exagérément vite, sous les yeux horrifiés de notre peintre dont toutes les tentatives d'enrayer alors le morbide processus (en traçant, par exemple,

sur la toile une grande croix de peinture rouge) restent vaines ; il ne lui reste plus qu'à arracher la toile de son cadre, dans un geste désespéré. Suit un improbable dialogue avec sa toile roulée en boule, irrésistible évocation de la scène du crâne d'Hamlet (pour les connaisseurs !) et drolatique exutoire à l'angoisse qu'il vient de vivre.

Petite leçon de philosophie par l'humour à l'usage de notre jeune public que cette séquence parfaitement orchestrée, ciselée, réglée comme une montre suisse ;

d'histoire de l'art aussi ; si les allusions à Shakespeare et à la peinture de « vanités » échappent bien-sûr aux petits spectateurs, il ne reste plus à leurs professeurs qu'à saisir la perche qui leur est tendue.

Il invite ensuite un petit spectateur volontaire à monter sur scène et à poser cette fois pour un portrait ... photographique. Une fois l'image du visage de l'enfant prise, celle-ci va instantanément s'afficher sur une nouvelle toile vierge. L'artiste s'emploie alors à compléter la toile d'un décor peint, bucolique, à la manière des chromos des débuts de la photographie. Puis, soudain pris de convulsions et d'un rire sardonique, il attaque l'image du visage-même, le maquille, le défigure, et, prenant à témoin les autres spectateurs, cherche visiblement à tourner son modèle en ridicule ; mais, dans un éclair de conscience, il se calme bientôt, comme sorti d'un mauvais rêve et finit par se confondre en excuses ; décolle la toile de son support, la plie soigneusement en un petit paquet-cadeau qu'il offre à sa victime. Pour s'amender définitivement, il lui propose ensuite de prendre une photo-souvenir ; mais voilà que son appareil s'enraye, qu'il prend par erreur une photo de son propre visage qui, à son tour s'affiche sur la toile redevenue vierge. C'est le moment du second "coup de théâtre" ; un petit miracle se produit ; alors que notre peintre-clown tourne le dos à sa toile, s'acharnant sur son appareil déficient (d'où s'échappent au passage quelques papillons !!!), le petit modèle volontaire s'empare d'un pinceau et grime à son tour le portrait affiché, l'affublant d'un énorme nez rouge ; l'arroseur arrosé en quelque sorte.

Une question vient immédiatement à l'esprit : Cette réaction stupéfiante de l'enfant est-elle spontanée ? Et une autre, corollaire ; si oui -ce qui paraît le plus plausible étant donnée la subtile manière dont a usé le comédien pour amener l'enfant à ce stade- que ferait cet enfant s'il ne se sentait pas suffisamment piqué au vif pour réagir ainsi ? Quoiqu'il en soit, pendant notre séance, le peintre s'offusque d'abord bruyamment des privautés que s'autorise son petit modèle, finit par se prendre au jeu et participe finalement au barbouillage de sa propre image.

A l'heure des images portables, jetables à merci, comme autant de peaux mortes arrachées à l'apparence du monde, à l'heure de la pratique généralisée du "selfie" et de la désinvolte mise en circulation d'images de soi aux contours flous auxquels se livrent les enfants d'aujourd'hui sur les réseaux sociaux qu'ils fréquentent, cette modeste et poétique proposition semble une pause ; mieux, une pose ! De celles que notre comédien-photographe nous invite ici à prendre pour nous permettre non pas de saisir ce qui peut apparaitre à tous de la crudité d'une image à la surface d'un écran scintillant dans la frénésie du temps présent, mais d'en capter l'essence, la vérité qui s'y cache, derrière les masques, dans l'envers des images.

Le troisième tableau du spectacle, pour employer à dessein un terme commun au théâtre et à la peinture, consistera pour notre peintre-comédien, à exécuter le portrait collectif de son public du jour, dans son entier. Art brut ? Sans nul doute si l'on souligne par là l'énergie quasi sauvage que le peintre déploie pour appliquer sur la toile, dans un rythme effréné, l'empreinte de ses brosses maculées de peinture dégoulinante, encouragé par le son à présent artificiellement amplifié que produit chacune de ses touches, et qu'il agrémente de taches colorées figurant autant d'yeux écarquillés, de bouches étonnées, et de joyeuses frisettes.

Dans un éclat de rire à présent généralisé, il comble le moindre interstice de sa toile, colmate, surcharge, feignant de vérifier de temps en temps, d'un coup d'oeil avisé, la justesse de son coup de pinceau, la fidélité de sa touche à ses modèles hilares, puis, son oeuvre achevée, s'éclipse, plus discrètement qu'il n'était apparu, laissant le public face à lui-même, face à son image, renvoyé, en quelques coups de pinceaux et de tampons, au stade archaïque du miroir.

A l'heure où nos enfants sont propulsés, sans scaphandre ni mode d'emploi, dans la galaxie des images dématérialisées, celle d'internet ou des jeux vidéo, cette plongée dans la matière-peinture (au sens propre, enfin si j'ose dire !) est, à plus d'un titre, un bain de jouvence ; en une sorte de pulsion régressive, l'on s'y délecte physiquement de la vision de l'artiste à l'oeuvre, s'embarbouillant des pieds à la tête pour donner corps à son image ; celui-ci ne s'y trompe pas d'ailleurs qui offre même à l'un d'entre nous, spectateurs, la possibilité de l'imiter, d'abord à son insu, puis de concert avec lui ; d'accomplir en notre nom à tous ce que chacun ne manque pas de désirer secrètement.

Si, par chance, vos pas et ceux de vos enfants croisent la tournée de « Non mais t'as vu ma tête », éteignez votre portable et précipitez-vous.

Albert Londres